

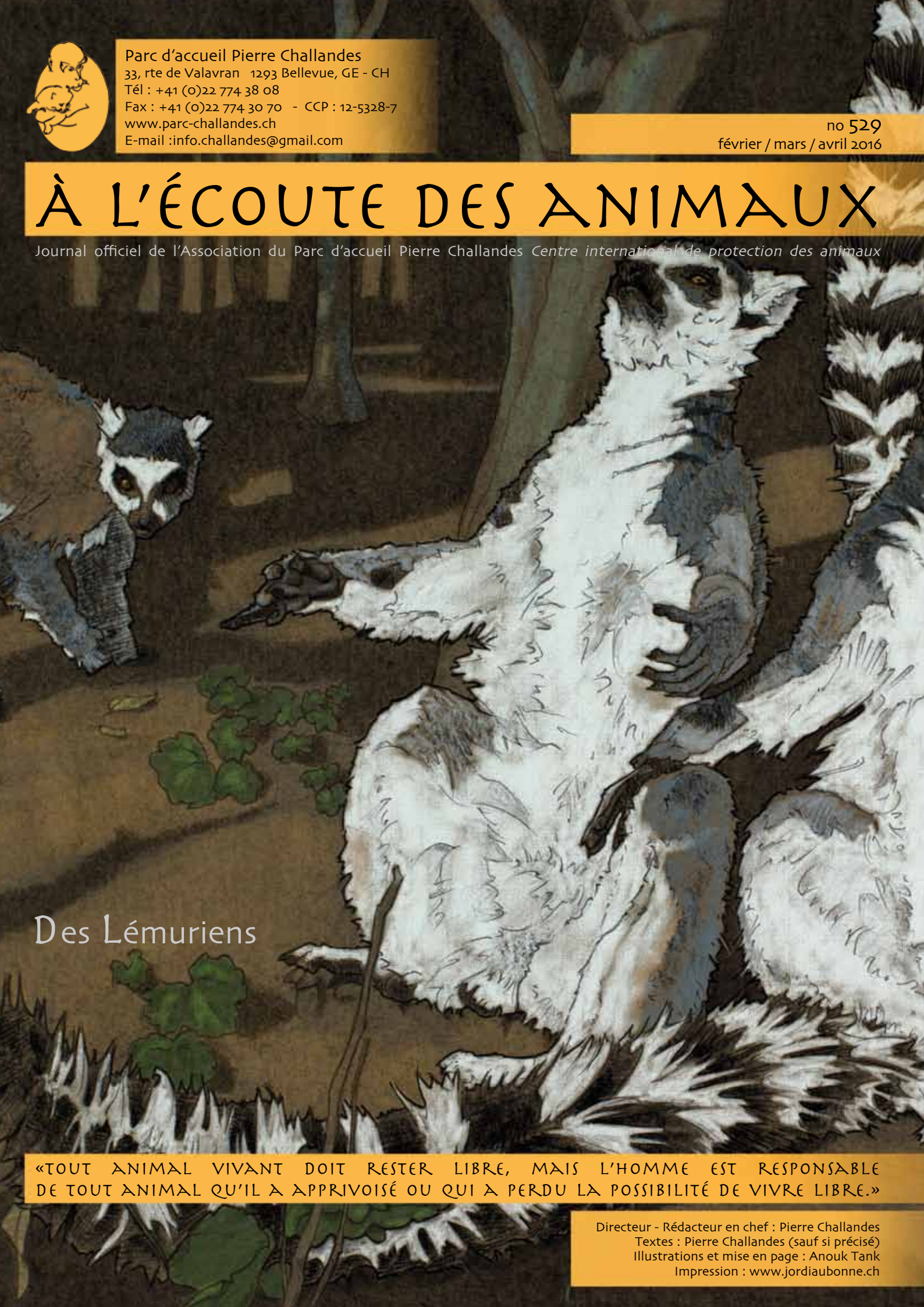


Parc d'accueil Pierre Challandes
33, rte de Valavran 1293 Bellevue, GE - CH
Tél : +41 (0)22 774 38 08
Fax : +41 (0)22 774 30 70 - CCP : 12-5328-7
www.parc-challandes.ch
E-mail : info.challandes@gmail.com

no 529
février / mars / avril 2016

À L'ÉCOUTE DES ANIMAUX

Journal officiel de l'Association du Parc d'accueil Pierre Challandes Centre international de protection des animaux



Des Lémuriens

«TOUT ANIMAL VIVANT DOIT RESTER LIBRE, MAIS L'HOMME EST RESPONSABLE DE TOUT ANIMAL QU'IL A APPRIVOISÉ OU QUI A PERDU LA POSSIBILITÉ DE VIVRE LIBRE.»

Directeur - Rédacteur en chef : Pierre Challandes
Textes : Pierre Challandes (sauf si précisé)
Illustrations et mise en page : Anouk Tank
Impression : www.jordiaubonne.ch

La Perruche à Collier (*Psittacula krameri*)

J'étais arrivé la veille dans cet hôtel de Negombo, sur la côte ouest du Sri Lanka. L'hôtel était situé en dehors de ville dans la campagne, et un grand parc l'entourait. Nous étions arrivés de nuit, après un long voyage. Dès le lever du jour, je m'étais réveillé et j'étais sorti pour admirer le lever du soleil. Le ciel avait déjà pris des couleurs bleu pastel et, derrière les palmiers, la boule du soleil commençait d'apparaître, légèrement voilée par la brume de la nuit. Deux ou trois paons sauvages lançaient leurs cris ingrats et crieurs, auxquels nul Léon ne répondit. Le calme de l'aurore faisait échos à leurs cris, les rendant plus claironnants. J'en devinais un au loin, sa tête et son cou noblement renversés en arrière, le bec ouvert pour mieux laisser sortir son « léon ». Un chien s'était mis à aboyer, lorsque je perçus un cri qui m'était familier, un cri que je connaissais, mais je n'arrivais pas à le définir ni à l'enrober d'un corps d'oiseau. C'était un cri aigu et perçant, mais beaucoup moins diabolique et retentissant que celui du paon. C'étaient des « kii-a » ou « kii-ak » qui se rapprochaient avec le vol d'un oiseau qui dut se percher dans un arbre près du palmier avoisinant. Parmi les branchages, un autre oiseau lui répondait par un gazouillis plus doux... Brusquement je reconnus l'oiseau, presque confus de ne pas l'avoir identifié immédiatement : c'était celui des perruches à collier, un oiseau que nous hébergeons aussi au Parc ! Tout doucement, je m'approchai du palmier, tout en me déplaçant sur le côté pour ne pas être ébloui par le soleil qui s'était levé et pointait au haut de l'arbre. Tout en haut du tronc, juste sous les palmes, je distinguai le mâle dans son habit vert. Le soleil faisait miroiter des nuances bleu-azur sur sa longue queue verte. Il était accroché au tronc et gratouillait les joues de sa femelle qui avait une partie du corps hors de son nid, une cavité creusée dans le tronc. La femelle et le mâle gazouillèrent un moment, ensuite le mâle dut dégorger de la nourriture dans le bec de la femelle. Je distinguais très bien la mandibule supérieure rouge du mâle qui tenait celui



toutes les photos de l'article : P. Challandes

de la femelle. Bientôt, la femelle se retira dans son nid et le mâle s'envola sur un arbre voisin pour se percher sur une branche, bien en vue, laissant apparaître le collier noir ainsi qu'une mince bande rouge sur la nuque. Subitement, dans un vol rapide et direct, rythmé par les mêmes cris, il se dirigea vers la jungle qui bordait une étendue de grandes herbes... Je suis resté un moment à écouter son cri s'éloigner et finir par être englouti peu à peu par les chants et cris de la gente ailée qui s'activait dans les feuillages voisins... Je m'assis sur un tronc, attendant le retour de l'oiseau vers son nid. Les paons continuaient à s'interpeller dans la prairie, aux abords de la forêt.

Si ma mémoire avait mis quelques instants à identifier l'oiseau, maintenant tous ces cris résonnaient dans ma tête et m'emmenaient dans de lointains souvenirs. Subitement, je faisais un saut de quarante ans dans mon passé. Je vivais la même ambiance qu'à l'époque : assis sur la couverture en gros treillis de la grande volière de Vernier, je déroulais et fixais un treillis plus fin sur celle-ci, afin de pouvoir y lâcher les sept perruches callopsittes que je

venais de récupérer. Cette volière était immense, elle mesurait 100 mètres de long sur 20 de large et 8 mètres de haut en son centre, car elle était voûtée. A l'intérieur, au-dessous de moi, une haie de buis et deux arbres assez grands la meublèrent ainsi qu'un étang dans lequel nageaient des canards mandarins, des carolins et des tadornes de Belon. Différents faisans se poursuivaient alors que trois paons claironnaient. Tout occupé à fixer le grillage, je fus intrigué par ce même appel « kii-a » ou « kii-ak ». Ce n'était l'appel d'un oiseau de chez nous ! En levant les yeux, je finis par apercevoir une flèche verte qui passait à quelques 20 mètres au-dessus de moi. C'était une perruche à collier. Elle volait d'un grand chêne aux arbres qui surplombaient la falaise et le Rhône. Un moment elle disparaissait puis revenait dans le chêne, se dissimulant dans la frondaison. A tout hasard, j'installai contre un des arbres qui jouxtait la volière une mangeoire, garnie de graines de tournesol et d'une pomme. En revenant l'après-midi, je pus l'apercevoir juste lorsqu'elle s'envolait de la mangeoire. Pendant plusieurs jours, je l'aperçus lorsqu'elle survolait le parc. Quand elle était

perchée dans un arbre ou en vol, elle émettait souvent les notes stridentes et criardes «kii-aa» ou «kiy-ak» ou parfois «kyik-kyik-kyik» tout aussi sonores. Par hasard, un ami éleveur me proposa une femelle à collier femelle, que je m'empressai de lui acheter. Je l'installai dans une grande cage placée à l'intérieur de la volière que je terminais de couvrir. Très vite la femelle répondit au mâle lorsque celui-ci survolait la grande volière et, déjà le deuxième jour, je le surpris à l'intérieur de celle-ci, s'étant facilement glissé entre les mailles du treillis à poule. Le mâle semblait se plaire à l'intérieur de cette volière, surtout qu'il pouvait flirter avec sa dulcinée que je n'osais laisser sortir de sa cage tant que je n'avais pas terminé la pose du petit grillage Il fallait me dépêcher !

Le mâle n'a jamais essayé de sortir de la grande volière, tout occupé à conter fleurette à travers les barreaux de la cage, et j'ai pu terminer la pose du petit treillis sans soucis. Le travail terminé, j'ai ouvert à la femelle, qui s'est envolée sur une branche près d'un des nichoirs que j'avais installés et qu'elle avait déjà repéré. Le mâle l'a tout de suite rejointe et a commencé sa parade nuptiale en lui frottant le bec, en

lui offrant de la nourriture tout en levant une patte puis l'autre pendant qu'elle roulait ses yeux dans tous les sens et remuait sa tête, tout en émettant des sons doux et mélodieux. Le couple pris tout de suite possession du nichoir. Les callopsittes, que j'étais allé chercher et que j'avais aussi lâchées dans cette grande volière, étaient chassées par le mâle dès qu'elles s'approchaient trop du nichoir. Elles en avaient d'autres à disposition. Après une semaine, la femelle ne sortit plus de son nid. La ponte comprend habituellement 3 ou 4 œufs qui sont couvés pendant 22 ou 23 jours. Après deux mois, trois nouvelles perruches à colliers volaient dans la volière, accompagnées de leurs parents qui continuaient à les nourrir. Pendant 15 ans, la volière a toujours été animée par quatre ou cinq de ces oiseaux. J'en ai placé chaque année pour ne pas en être envahi, car les arbres souffraient de leur présence. Elles adoraient ronger leur écorce. Elles s'étaient parfaitement adaptées et elles supportaient aisément les hivers. D'ailleurs leur adaptation pose certains problèmes. Comme dans les années 1985, je devais quitter Vernier et que je ne savais où aller, je les ai placées en France dans une grande volière.

Cette espèce s'est par ailleurs naturalisée (espèce étrangère survivant et se reproduisant hors de ses aires de distribution naturelles) dans de nombreux pays européens. Notamment en Espagne, Allemagne, au sud de l'Angleterre, en Belgique, en Hollande... Elle est arrivée en France dans les années 1970.

À la fin de l'été, comme les étourneaux, les perruches se regroupent dans un dortoir, différent chaque année. Ces oiseaux sont routiniers. Ils logent en ville, surtout en hiver et vont sans doute dans les périphéries pour se nourrir. Je suis sûr qu'elles visitent les vergers des banlieues.

La perruche à collier peut parfois être confondue avec la perruche «grand Alexandre» qui lui ressemble, mais plus grande. C'est le plus grand

représentant de la famille des perruches. Elle est originaire des forêts humides et sèches de l'Inde et du Sri Lanka. La perruche grand Alexandre est l'une des plus anciennes espèces de psittacidés ayant été gardées en captivité. L'espèce tire son nom commun du légendaire Alexandre Le Grand, qui fit exporter de nombreux spécimens par ses troupes de légionnaires. Dès lors cette perruche partagea la vie et fut élevée auprès des fortunés, nobles et monarques alexandrins, égyptiens, grecques, perses, romains etc. Cette perruche a aussi une capacité d'adaptation qui lui a permis de s'adapter à nos climats.

En captivité, apprivoisée, elle peut facilement imiter la voix humaine. Comme tous les psittacidés, ce sont des oiseaux attachants et intelligents, mais capables de détruire un appartement en cassant tout avec leur bec fort comme une paire de tenailles.

P. Challandes
Genève, le 3 février 2016



Des Lémuriens

En passant dans le couloir, près des lynx, nous entendons de l'autre côté du mur toutes sortes de cris : des gazouillis discrets, des grognements, des cris d'alarmes violents... Ce ne sont ni les cris des paons, ni les grognements des lynx... Peut-être les miaulements d'un chat? Oui, par moment cela pourrait être les miaulements d'un chat... En fait, ce sont nos quatre nouveaux lémurs cattas ou makis qui discutent. Le nom de catta vient certainement de la similitude de certains de leurs appels avec les miaulements et les ronronnements du chat.

janvier 2016



photo : P. Challandes

Depuis la fin du mois de septembre 2015, notre Parc héberge à nouveau un groupe de quatre makis composé d'un mâle né en 1998, ainsi que de trois femelles nées respectivement en 1998, 2008 et 2009. Ces animaux nous ont été confiés par la direction du zoo de Bâle. Nous sommes ravis de pouvoir à nouveau observer ces petits personnages, aisément reconnaissables à la paire de lunettes qui cerclent leurs yeux et à leur queue annelée de noir et de blanc et tenue en point d'interrogation lorsqu'ils déambulent sur le sol. A leur arri-



janvier 2016

photo : P. Challandes

vée au mois de septembre, nous les avons gardés dans leur enclos intérieur pendant trois jours, afin qu'ils marquent de leur odeur cet espace et s'habituent bien à leur abri, qui avait été remis à neuf et repeint avant leur arrivée. L'isolation de leur maison avait aussi été refaite et un nouveau chauffage installé. Lorsqu'on reçoit de nouveaux animaux, il est préférable de les enfermer pendant quelques jours dans l'enclos intérieur afin qu'ils s'y sentent à l'abri et n'hésitent pas à s'y réfugier en cas de danger ou de vilain temps.

Le troisième matin, certains qu'ils avaient pris possession de cet espace, nous avons ouvert la trappe permettant d'accéder à leur enclos extérieur, aussi réaménagé. Mais la découverte et la possession de cet espace pouvait se faire progressivement, car ils avaient un endroit où se réfugier. Notre Parc est à proximité de l'aéroport de Genève, à un kilomètre de la piste d'atterrissage, dans la zone d'approche des avions. Lors de la première sortie de nos cattas, le passage bruyant d'un avion au-dessus de leur tête les a surpris, voire effrayés! Évidemment, ils le confondaient instinctivement avec un aigle, leur principal prédateur en milieu naturel! Pour s'avertir du danger, ils se sont mis alors à pousser des cris d'alarme, surprenants par leur tonalité. Leurs vocalises s'intensifiaient au fur et à mesure que l'avion approchait. Lorsque celui-ci a passé juste au-dessus de leur parc, à quelques 100 mètres de hauteur, ils ont filé à toute vitesse dans leur abri... Sauf un retardataire, qui s'est figé derrière le tronc d'un saule. Une fois que l'avion eût dépassé le parc, doucement, le catta est descendu de son tronc en marche arrière. Sur le sol, il s'est arrêté et a émis de petits cris aigus auxquels les trois autres ont répondu depuis leur abri. Aussitôt, il a bondi en direction de la maison et, en trois bonds, a rejoint ses copains. Quelques instants plus tard, les quatre ont remis le nez dehors, inspectant bien le ciel, avant de reprendre leurs occupations. Quelques jours plus tard, ils avaient compris que les avions ne représentaient aucun danger, et le passage de ceux-ci ne les faisait quasiment plus lever le nez. Comme la fin



photo : A. Tank

2002

de l'année était assez clémente, nos quatre pensionnaires ont pu profiter de leur parc extérieur, sortant dès que le soleil brillait pour s'installer à l'emplacement le plus ensoleillé. Assis bien droits, les bras écartés, bien étendus, en adoration devant l'astre solaire, ils exposent aux rayons du soleil les zones les moins poilues de leur corps... comme certains humains à la plage...

En observant nos nouveaux hôtes, j'ai l'impression de revivre la même aventure que 15 ans auparavant! En effet, en 1998, nous avons déjà hébergé quatre makis qui avaient eu, au survol du premier avion, exactement le même comportement que ceux-ci. Ils nous avaient aussi été confiés par le zoo de Bâle, car ils ne se reproduisaient plus depuis plusieurs années, en raison de l'âge des deux mâles, 20 et 21 ans, et peut-être aussi de celui des femelles, 13 et 17 ans. Le conservateur du zoo de Bâle avait décidé de les placer en « EMS » dans notre parc, car il était quasiment impossible d'intégrer des individus plus jeunes dans leur enclos sans courir le risque de bagarres. Un zoo a non seulement la nécessité d'attirer le public avec des animaux assez actifs, mais il a le devoir de préserver des espèces qui risquent fort de disparaître dans leur pays d'origine en raison de l'activité humaine qui les chasse et détruit leur



photo : P. Challandes



biotope. Pour préserver une espèce, il faut aussi qu'elle se reproduise, d'autant plus que cela est une activité nécessaire à la cohésion et à l'équilibre d'un groupe d'animaux.

A cette époque, je m'occupais des animaux à plein temps, et j'étais ravi de soigner et d'observer ces primates attachants. Le matin tôt, accompagné de ma petite chienne Zézette, je leur apportais des branches de saules ou de marronniers dont ils mangeaient les feuilles. Si le temps était beau, le repas était servi dehors et, en cas de pluie, à l'intérieur. Normalement, avant de se mettre à table, ils prenaient le temps de venir nous saluer en me reniflant et en tirant légèrement les longs poils de Zézette, ou en la gratouillant, ce qu'elle préférait. Au printemps, lorsque les bourgeons éclatent, laissant apparaître les jeunes pousses, ils se précipitaient sur ce mets de choix sans daigner nous saluer ! Chacun ramassait alors le maximum de branches et allait, suivant le temps, s'installer assis sur le sol, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, pour déguster chaque jeune feuille. La suite de leur menu apportée plus tard, consistait en légumes verts, en fruits divers ainsi qu'une bouillie aux fruits pour bébé. Quelques grillons ou vers de farine complétaient le repas. A l'état sauvage, le maki catta est un omnivore à tendance végétarienne, il se nourrit principalement de feuilles, fleurs, fruits, bourgeons, écorces et sève... En complément, il lui arrive de manger des insectes. Il peut aussi se montrer carnivore en ne faisant pas fi occasionnellement de petits vertébrés, comme je le constatai par la suite. Lorsque j'avais reçu ce premier groupe de cattas, j'ignorais le côté

carnivore de ce charmant animal. Je le découvris dans les mois qui suivirent leur arrivée. Nous avions dans la volière du bas un faisan doré mâle et, un jour, on nous déposa un autre mâle âgé, qui ne fut pas admis par le premier. Ne sachant où l'installer, je pensai le mettre dans le parc des lémuriens qui est assez vaste, 400 m². Cette tache de couleur rouge et doré animait parfaitement l'enclos. Tout semblait bien se passer... pendant deux jours. Le soir du troisième, je découvris quelques plumes rouges dispersées et le cadavre du pauvre faisan à moitié mangé ! Ultérieurement, je découvris dans leur parc, à deux ou trois reprises, des cadavres de merle...

La dernière représentante de ce groupe est morte en 2009 à l'âge de 27 ans. Les autres ont atteint les âges de 22, 25 et 26 ans. Ce qui est respectable pour des lémuriens, dont la moyenne d'âge, en liberté, n'atteint pas 15 ans.

Depuis leur décès, leur parc fut occupé par un vieux couple de singe grivet, aussi placé chez nous par le zoo de Bâle, puis par un serval, pendant que nous refaisions son ancien enclos. Pour laisser la place aux nouveaux venus, il a maintenant réintégré son ancien enclos. Quant aux quatre nouveaux locataires, ils semblent satisfaits, mais espèrent que le printemps revienne rapidement pour pouvoir passer plus de temps dehors. Ils sortent un moment tous les jours, mais n'aiment pas s'attarder à l'extérieur tant que la température ne dépasse pas les 10 °C.

Les deux groupes peu importants de quatre makis assez âgés, placés successivement chez nous, ne permettent pas d'avoir une bonne idée du comportement d'un groupe plus important en liberté. A l'état sauvage, un groupe se compose de cinq à vingt individus avec autant de mâles que de femelles, voire plus. Il y a des interactions entre les groupes. Les femelles restent dans le groupe où elles sont nées et elles dominent les mâles. Généralement, un à trois mâles centraux entretiennent des contacts privilégiés avec les femelles. En compagnie des femelles dominantes, ils dirigent les

déplacements du groupe. Les autres mâles de la troupe restent plutôt en périphérie. Une hiérarchie de dominance existe entre mâles, qui quittent leur groupe natal à leur maturité sexuelle et migrent de troupe en troupe lors de la saison de reproduction. En général, un quart des mâles change de groupe à chaque période de reproduction, ce qui permet de limiter les risques de consanguinité. Lorsqu'un groupe devient trop important ou lorsque les ressources alimentaires sont réduites, une troupe peut se scinder en groupes plus petits.

La protection et la défense d'un territoire passent tout d'abord par un marquage olfactif des frontières. Les femelles déposent les sécrétions de leurs glandes anogénitales en se frottant sur les arbres et buissons. C'est à la femelle dominante qu'incombe la responsabilité de la défense de son territoire. Les mâles quant à eux, griffent l'écorce avec l'éperon corné présent à leur poignet et imprègnent le bois des sécrétions de leurs glandes. Ce sont les endroits les plus stratégiques qui sont ainsi marqués. Un clan qui se présente alors à ces « bornes » de marquage sait que le territoire est déjà occupé et va s'installer ailleurs.

S'il arrive que deux clans se rencontrent sur un même territoire, les individus chercheront dans un pre-

janvier 2016



photo : P. Challandes



mier temps à s'intimider en se fixant du regard et en se redressant. Si cela ne suffit pas, les animaux se lanceront dans un combat bref avant de regagner leur territoire.

Si je n'ai pas eu l'occasion d'observer des lémuriers cattas dans la nature, il y a trois ans, j'ai eu la chance récemment d'accompagner un ami à Mayotte, une petite île entre Madagascar et l'Afrique, en face du Mozambique. Nous logions dans une case qui donnait sur la baie de Kani au sud de l'île. C'était paradisiaque, car non seulement les tortues vertes venaient pondre sur la plage, à quelques mètres de notre maisonnette, mais des groupes de lémuriers peuplaient la jungle derrière la plage et autour de notre hutte. C'étaient des lémuriers bruns, une sous-espèce des lémuriers fauves de Madagascar. La population locale les nomme akomba ou makis bruns. Leur nom latin est : *Eulemur fulvus mayottensis*.

Ils vivent généralement en groupe de 5 à 20 individus, comprenant plusieurs mâles et femelles ainsi que des jeunes. Contrairement aux lémuriers cattas, il n'y a aucune hiérarchie ou dominance perceptible. L'homme ne semble guère les effaroucher et ils nous donnent l'impression d'animaux presque domestiques. En effet, lorsque je sortais de la case, ils venaient aussitôt se percher sur les branches les plus proches pour m'observer. Si nous avions le malheur de tenir un fruit à la main, tout à coup, l'un d'eux nous sautait sur les épaules, ce qui surprend car souvent on ne s'y attend pas, et ces animaux font un certain poids allant jusqu'à trois kilos pour les adultes. Généralement, il était bientôt suivi par quatre

ou cinq individus qui se suspendaient aux bras, aux jambes et s'accrochaient aux habits, si nous en portions. Le plus souvent nous étions en costume de bain, et les griffures de leurs ongles étaient fort désagréables. J'ai même aperçu un touriste se faire descendre son short par un maki qui s'y était suspendu ! Il va sans dire que le fruit que vous vous apprêtiez à déguster avait disparu par enchantement. Comme nos cattas, ils étaient capables d'effectuer des bonds impressionnant d'un arbre à l'autre, ils pouvaient s'élaner d'une distance de plus de



toutes les photos de cette double page : P. Challandes

quatre mètres. Parfois, ils partaient en arrière et se retournaient dans l'air. C'était tout un ballet qui s'organisait, sautant d'un tronc à l'autre, rebondissant du tronc sur une branche, puis sur la barrière de la terrasse, voire d'un tronc sur nos épaules.

La nuit, les tribus allaient dormir blottis les uns contre les autres aux sommets des immenses baobabs qui longeaient la plage. Pendant la nuit on pouvait parfois entendre des soupirs et quelques cris provenant d'un groupe dérangé par un de ses membres qui se déplaçait. Le matin, ils attendaient que le soleil se soit bien levé et, après s'être chauffés sous ses rayons, ils reprenaient leurs activités en poussant de petits grognements.

L'île de Mayotte est la plus ancienne de l'Archipel des Comores, dont l'origine est volcanique. Elle est apparue il y a 9 millions d'années et, les fossiles de lémuriers mis à jour datent de plus de 1200 ans, mais ne semblent pas précéder les premières migrations humaines sur l'île. Les fouilles archéologiques effectuées à Mayotte nous permettent aussi d'affirmer que la cohabitation entre les hommes et les makis remonte à cette époque. On retrouve à Mayotte des légendes et des mythes identiques à ceux de Madagascar, qui témoignent des relations étroites entre les populations humaines et les lémuriers. Il semble donc certain que les premiers lémuriers fauves aient été apportés sur Mayotte par des pêcheurs malgaches vers les années 800 de notre ère.

Bien que considérés comme des animaux sauvages, la facilité avec laquelle les lémuriers de Mayotte se lient aux hommes et leur cohabitation avec ceux-ci, rend compte des pratiques sociales développées autour de ces animaux.

Au cours des siècles, ces lémuriers importés, dont certains avaient pu reprendre la liberté, se sont légèrement différenciés du lemur fauve de Madagascar pour donner la sous-espèce endémique de l'île de Mayotte, *Eulemur fulvus mayottensis*.

Les makis cattas, comme les lémuriers fauves et une vingtaine d'espèces différentes font partie de la famille des lémuriers originaires de Mada-



gascar, rattachés au sous-ordre des prosimiens, c'est-à-dire à un groupe de primates primitifs. Toutefois, cela n'implique pas que les lémurs soient les ancêtres des singes actuels, pas plus que l'homme descende de celui-ci. Les trois ont certainement une souche commune, dont les descendants se sont diversifiés, comme les rameaux d'un arbre sont issus d'un tronc commun. Si le mystère des origines de l'homme demeure entier, c'est pourtant dans les rangs des ancêtres des lémuriens que le rameau qui mène à l'homme aurait bourgeonné. Notre ancêtre commun serait un quadrupède de la taille d'un écureuil, au museau pointu avec une longue queue. Il aurait vécu il y a environ 65 millions d'années et se serait éteint il y a 37 millions d'années. Il est probable que ce soit le premier mammifère à avoir développé des ongles à la place de griffes. L'aventure aurait débutée à cette époque, quand l'ère des dinosaures touchait à sa fin. Les dinosaures ont régné en maîtres tout au long de l'ère Secondaire, c'est-à-dire pendant 160 millions d'années. Brusquement, en quelques jours ou en quelques millénaires les dinosaures ont tous disparu de la surface de la Terre. A la fin de leur règne, des mammifères existaient déjà, mais c'étaient seulement de petits animaux guère plus gros qu'un écureuil, qui commençaient lentement à se spécialiser. Les futurs lémuriens étaient alors les mammifères les plus évolués de la planète. Ils s'ébattaient dans les forêts d'Amérique, d'Eurasie et d'Afrique, bien avant l'apparition des félins, des canidés et des simiens. Madagascar,



suite à des bouleversements tectoniques, avait commencé 50 millions d'années auparavant à se séparer de l'Afrique, mais était encore relativement proche du continent africain. Il est donc fort probable que quelques ancêtres des lémuriens, de la taille de l'écureuil, aient dérivés sur des troncs ou des radeaux d'herbe jusqu'à Madagascar à une époque où les courants océaniques étaient favorables à une dispersion vers l'île. Là, les nouveaux venus trouvèrent un paradis vierge qui leur permettait d'évoluer en fonction des différentes niches de l'île. Grâce à leur capacité d'adaptation ils développèrent des spécifications et des mutations leur permettant de vivre dans toutes les niches écologiques de l'île, ce qui explique la grande diversité de lémuriens qui y vivaient. Par contre, dans les forêts d'Amérique, d'Eurasie et d'Afrique, peu à peu, au cours de l'évolution, des concurrents apparemment plus robustes, tels que les primates et les carnivores, rendirent la vie difficile aux lémuriens, qui disparurent à l'exception de quelques espèces nocturnes : les galagos en Afrique, les tarsiers et loris en Asie.

Par contre, sur l'île de Madagascar, ne rencontrant pas de prédateurs,

les lémuriens purent se diversifier en fonction des niches écologiques variées de l'île. Il y a deux mille ans, plus de 40 espèces de lémuriens peuplaient l'île. Leur taille variait de celle d'une souris à celle d'un chimpanzé. (Le chiffre de 40 est contesté, en fonction du classement de sous-espèces promues au rang d'espèces...). Ce sont des disputes de théoriciens ! Ce qui compte c'est le fait que plus de la moitié des espèces ont disparu de l'île depuis que l'homme y a débarqué ! Cela en raison de la chasse, des animaux domestiques que l'homme y a introduits et surtout maintenant en raison du défrichement.

Actuellement, quelques réserves ont été créées, mais cela sera-t-il suffisant ? Le plus évolué des primates saura-t-il préserver ses parents les plus éloignés ? Le mot « lémur » signifie esprit des morts ou fantôme. Est-ce un mauvais présage pour son avenir ?

P. Challandes
Bellevue, le 26 janvier 2016



Nouvelles du Parc et de l'Association

A la fin de l'année dernière, L'ASSOCIATION NARIES est venue nous donner un coup de main très apprécié ; entre autre le nettoyage complet de notre chambre froide.

RÉST OZ ANIMAUX nous apporte deux à trois fois par semaine des fruits et légumes invendus d'une grande distribution de la place.

Un grand merci à ces deux associations.

Le jour de Noël, un adorable petit MARCASSIN est arrivé au parc, suivi de sa sœur deux jours plus tard. Ce sont deux petites femelles trouvées errant dans un champ vers Satigny. Une fois sevrées, elles iront rejoindre leurs congénères, Suzy, Pénélope et Coin-Coin.

Nous sommes toujours dans l'attente de l'autorisation de construire une

nouvelle cabane pour les chèvres et sangliers, demande déposée en septembre dernier.

Le nouveau vétérinaire cantonal, MONSIEUR MICHEL RERAT, a répondu à notre invitation et est venu visiter le parc. L'échange a été cordial et nous le remercions pour son regard bienveillant et positif.



photo : P. Challandes



photo : A. Tank

2002



À L'ÉCOUTE DES ANIMAUX

février / mars / avril 2016 no 529
paraît 4 fois/an, cotisation annuelle avec journal et calendrier CHF 50.-
Directeur - Rédacteur en chef : P. Challandes tél : +41 (0)22 774 38 08
Mise en page : A. Tank

JAB
1293 Bellevue

RETOURS Parc d'accueil
P. CHALLANDES
33 rte de Valavran
1293 BELLEVUE
Prière d'annoncer
les rectifications d'adresse

CLASSES DE JEU POUR CHIOTS

Cours obligatoires, TMC, Agility



Corinne Chuit

www.classes-chiots.ch cchuit@worldcom.ch
1297 FOUNEX Tél : 022 / 776 01 82

DETARTRAGE - DESOXYDATION - EBOUAGE



RESEAUX DE CHAUFFAGE
DISTRIBUTION D'EAU SANITAIRE CHAUDE ET FROIDE
BOUILLEURS - CHAUDIERES
CIRCUITS DE CLIMATISATION - ADOUCISSEURS

Les spécialistes au service de vos tuyauteries,
de l'environnement et des économies d'énergies

☎ 00 41 22 771 46 71 ☎ 00 41 22 771 46 72
Route de Saint-Julien 273-275 - 1258 Perly
harba@harba.ch www.harba.ch



MOULINS AGRICOLES GENEVOIS
1283 LA PLAINE / GENEVE

Vente d'aliments pour tout bétail
Conditionnement de céréales fourragères
Ouverture : 7h30-12h00 13h30-18h00
Samedi : 7h30-11h30

LIVRAISONS A DOMICILE TEL : 022 / 754 12 22



MEDAILLES POUR CHIENS ET CHATS
EN ALU ELOXE, COULEUR OR, ROUGE, VERT, BLEU

Gravure recto-verso **Frs 21.- TTC**
GRAVOPLAQUES-GRAVOTIMBRES SA
www.gravoplaques.ch gravoplaques@bluewin.ch
37, RUE J.-DALPHIN 1227 CAROUGE
TEL : 022 343 83 20 FAX : 022 343 89 73



LASSIE
Genève
022 343 83 20



Vos ampoules économiques



- 80% d'économie d'électricité
- 8 fois plus de longévité
- Belles formes en spirale
- Prix imbattables!

➔ www.Bulb-x.com
tél. +41 77 206 10 15